

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 12 (1874)
Heft: 27

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-182831>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

études par l'entrée d'un membre qui pénétra dans la salle avec le fracas et la vivacité d'un bolide de première grandeur. En un instant il se trouva en face de moi, et après un *bonjoor* très cavalier, il tira de sa poche un calepin et un instrument en cuivre assez singulier. *Necessitas non habet leges*, dit-il, excusez, et au même instant il m'appliquait ledit instrument sur la figure : Angle facial 2° 3/4. Inclinaison visuelle 3° 1/2; c'est charmant. Ouvrez la bouche, bien, très bien, canines prononcées, puis faisant un demi-tour et me posant un doigt sur le..... dos : Embryon caudal développé, six vertèbres. Oh *rara avis!* oh *black Swan* de mon âme ! s'écria-t-il d'un air rayonnant, vous n'êtes point Japonais, vous êtes la note qui manquait à la gamme des êtres, le chaînon que Darwin n'a jamais su trouver, permettez que je vous embrasse, et il m'embrassa. Je ne savais si je devais rire ou me fâcher, et dans mon embarras, je pris un moyen-terme, ce qui me fit paraître, à coup sûr, beaucoup plus bête que je ne le suis.

Mon savant, lui, ne s'occupait pas de l'effet produit, et en moins de dix minutes, il me parla politique, médecine, philosophie, algèbre, linguistique, économie politique, etc., et termina en me priant de présenter ses amitiés au Mikado. Pour le coup, je trouvais l'homme un peu fat et je fus bien aise de le voir s'éloigner.

La séance, fort bien remplie, se termina par une proposition de mon bolide de représenter la société au prochain congrès qui devait avoir lieu à la lune. L'offre fut acceptée et l'on décida de payer au délégué la valeur d'un billet de première *mais simple course seulement*. Cette dernière restriction me prouva qu'on peut être savant et avoir de l'esprit à l'occasion.

CHUM.

Cuir et velours

Les cuirs dont nous voulons parler n'ont rien de commun avec les produits de l'industrie de MM. Mercier frères. Dans le langage familier, le mot *cuir* signifie une faute grossière qui consiste à introduire entre la finale d'un mot et la voyelle qui commence le mot suivant une de ces liaisons dont l'oreille se sent vivement blessée. C'est ainsi que l'autre jour un rentier improvisé nous disait avec le plus grand sang-froid : *Je revenais d'Ouchy ; nous montions tout doucement, mon cheval z'est moi.*

Tel autre vous dira qu'on *s'habitue peu-z'à-peu* à voir le train d'Echallens circuler sur la route.

Un acteur, qui devait cependant savoir son français, chargé du rôle d'*Oedipe*, de Voltaire, ayant dit en se disculpant du meurtre de Laïus :

En vous parlant z'ainsi, je dois-t-être écouté, un plaisir du parterre interrompit par ces mots : avec z'un *cuir* ! qui firent rire aux éclats toute la salle.

Chacun connaît la fameuse chanson de *Malbrough*; c'est une véritable satire à l'adresse de ces malheureuses consonnances :

J'lai vu porter en terre,
Par quatre z'officiers.

Et combien n'entend-on pas dire souvent, même par des beaux-parleurs : *Je désirerais vous parler entre quatre z'yeux.*

Le grand dictionnaire de Larousse, cette mine inépuisable de toutes les sciences, raconte à l'occasion du mot *cuir*, que le chef de l'Etat, visitant une exposition dans une ville de province, distribuait des croix de la Légion d'honneur en présence d'un nombreux public. Il en remit notamment une à un industriel en y ajoutant ces paroles :

« Monsieur, vous direz à vos ouvriers qu'avec du travail et de l'intelligence on peut espérer toutes les récompenses. »

Le nouveau décoré, visiblement ému, s'inclina : « Sire, je leur z'y ai déjà dit, je leur z'y dirai encore. » Il y avait presque de l'éloquence dans ce cuir, répété coup sur coup, ajoute M. Larousse.

Cet auteur cite cet autre exemple d'un dialogue entre deux troupiers :

« Qu'est-ce que Sébastopol ?
— Imbécile, tu ne connais donc pas ta géographie ?

— Dame, je suis-t-être z'en Picardie, je suis-t-être z'en Normandie, mais je ne suis jamais-t-être z'en géographie.

On dit aussi *faire un velours*, par allusion à *faire un cuir* ; mais cependant on distingue ces deux façons de parler en ce que le cuir marque une liaison rude : *Il va-t-a Paris*; et le velours une liaison douce : *Il va-z'a-Paris*.

Le *Confédéré* raconte qu'un instituteur fribourgeois s'étant suicidé, l'autorité supérieure fit transmettre quelques jours après au syndic de la commune un ordre portant que :

« Vu l'inconduite notoire de l'instituteur ***;

« Vu sa mort tragique, elle n'hésitait pas à prononcer sa destitution.

Leçon de politesse en patois fribourgeois.
D'zozet ! D'zozet ! les avelliés lan pequa noutron père ; vint vai voahti quinté pottés que lia.

— Tsancrou de maulonétoù, dé maulaprai que ti. On ne dit pas le pottés, on dit lou moa.

On sait que le clergé, surtout le clergé catholique, attribue au pouvoir royal une origine divine. Voici cependant comment s'exprimait, à l'égard des rois, le pape Grégoire VII (infaillible, notez bien) :

« Qui ne sait que les rois et les ducs ont pris commencement parce que, ignorant Dieu, à force de rapines, de perfidies, d'homicides, par tous les crimes enfin, sous l'inspiration du diable, prince du monde, ils ont osé, dans leur aveugle passion et leur intolérable orgueil, s'établir en maîtres sur les hommes, créés leurs égaux. »

La *Semaine catholique* contient parfois des joyeusetés dignes de la réimpression. Son dernier numéro, par exemple, renferme le petit apologue suivant :

L'ivresse. — On en a trouvé dans un vieux manuscrit la définition suivante :

Lorsqu'Adam (*sic*) eut planté la vigne, Satan vint l'arroser avec le sang d'un paon. — Lorsqu'elle poussa des feuilles, il l'arrosa du sang du singe. — Lorsque les grappes parurent, il l'arrosa avec le sang d'un lion. — Lorsque le raisin fut mûr, il l'arrosa avec le sang d'un porc.

Ainsi, aux premiers verres de vin, le sang d'un buveur devient toujours plus animé, sa vivacité plus grande, ses couleurs plus vermeilles ; dans cet état, il a l'éclat du paon. Les fumées de cette liqueur commencent-elles à lui monter dans la tête, il est gai, il saute, il gambade comme un singe. L'ivresse le saisit-elle, il est un lion furieux. Est-elle à son comble, il tombe, se vautre, s'étend et s'endort.

Le Conscrit.

V.

« Mon cher père,

» Je suis arrivé au régiment ; tout de suite on nous a coupé les cheveux et fait mettre l'uniforme. J'ai vu aujourd'hui dans la cour cet officier de notre pays, tu sais comme il s'appelle, et nous avons parlé ensemble plus d'une heure. On ne mange pas comme des seigneurs ici, mais quand il faut faire à manger pour tant de monde, c'est difficile de faire bien ; mais l'appétit ne manque pas ; il suffit de faire son devoir. Les supérieurs grondent, pourtant ils ne sont pas tous méchants ; il y a même des soldats qui se sont fait tuer pour les sauver et qui ne voulaient pas les laisser morts entre les mains de leurs ennemis. Il y a aussi des soldats qui n'ont jamais été aux arrêts, et j'espère que ce sera ainsi pour moi. Et le temps passe vite, parce qu'on nous fera voyager, et il y a les statues, les jardins, les églises à voir, puis les grandes manœuvres et les camps où les généraux se divertissent avec les soldats, et on tire la loterie. Puis on a du plaisir à voir le drapeau et à entendre la musique. On trouve des amis, et le vieux colonel, on peut dire que c'est notre second père, et nous autres ses enfants. En attendant, je te salue, porte-toi bien, etc.

» Ton fils bien affectionné. »

— Bravo !

Le soldat se mit à rire en baissant la tête comme les enfants lorsqu'ils s'entendent dire qu'ils sont beaux.

— A présent, pour me faire plaisir, tu iras prendre un verre de vin à la santé de tous les conscrits. Tiens.

Et il lui tendit un billet.

— Mon lieutenant ! dit le soldat confus et faisant mine de refuser.

— Eh ! cria l'officier d'un ton de menace.

Le conscrit prit le billet, balbutiant quelques paroles de remerciement :

— Mon lieutenant, je ne sais vraiment... je sens que...

— Silence !

Il sort précipitamment, descend les escaliers quatre à quatre, fait deux ou trois sauts dans la cour en se frottant les mains, riant et barbotant à part lui ; entré à la cantine, la vivandière d'un air engageant lui présente un verre de vin, accompagné d'un gracieux sourire qui lui fait oublier la scène précédente, il boit, sort.

A peine dehors, il rencontre de nouveau le caporal, qui s'approche de lui avec un visage un peu moins refrogné et des manières plus courtoises.

— Dis donc, est-ce ton parent, l'officier qui te parlait il y a une heure ?

— Non.

— Mais tu le connais ?

— Beaucoup.

— C'est cet officier de ton pays que tu cherchais ?

— Lui-même.

— Je n'avais pas compris ce que tu demandais.

— Oh ! cela ne fait rien.

— Si j'avais compris, je t'aurais répondu.

— Merci.

Le caporal s'éloigne. Le conscrit resté seul se dit : — Il n'est tout de même pas si mauvais, ce caporal, non !

Pendant ce temps, les soldats commençaient à rentrer par groupes à la caserne, chantant et parlant très haut. Il y avait entre autres une bande de conscrits qu'une légère pointe de vin mettait particulièrement en belle humeur, et qui faisait à elle seule plus de bruit que tout le reste. « Si les autres sont en train, mets-toi de la partie, et crie un peu plus fort qu'eux. » Le conscrit se souvint de ces paroles. « Il faut faire du bruit, » pensa-t-il : — que vais-je crier ? Ah ! Vive le soldat Perrier ! hurla-t-il de tous ses poumons. Et les autres, peut-être sans même avoir compris, répondirent à haute voix : Vivat ! Notre soldat se jeta au milieu d'eux, et tous, criant et chantant, montèrent pèle-mêle au dortoir. L'officier, qui l'avait regardé de la fenêtre, se dit en lui-même : « Ce garçon fera un brave soldat. »

La nuit était venue, le ciel apparaissait tout constellé d'étoiles. Dans les rues on entendait résonner la fanfare de la retraite, tandis qu'une gaie rumeur montait de la cour jusqu'à notre officier. Tout cela produisit en lui une émotion si soudaine, que, presque sans s'en apercevoir ou sans savoir pourquoi, il leva les yeux en haut et s'écria doucement : « Perrier ! » Puis une seconde fois : — « O bon Perrier !... Où es-tu ? Entends-tu ton nom ? »

De nuit, en regardant un beau ciel, il vous vient spontanément sur les lèvres les noms les plus chers et les plus vénérés. (Bibliothèque universelle.)

On annonce la prochaine arrivée sur la place de Montbenon d'un cirque composé, dit-on, d'excellents écuyers et de quatre-vingt chevaux.

La livraison de juillet de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE ET REVUE SUISSE, paraissant à Lausanne, contient les articles suivants : I. Jules Michelet, par M. Gabriel Monod. — II. Scènes de la vie franc-comtoise. — La bannière de la Vierge. Nouvelle, par Mme Berthe Vadier. — III. Charles Gleyre, par M. Fritz Berthoud. — IV. La femme poète, à propos de Mme Desbordes-Valmore, par M. Eugène Rambert. — V. Travail et salaires, par M. Ed. Tallichet. — VI. Le grand Michel. Nouvelle. (Deuxième partie.) — VII. Chronique littéraire de Paris. — VIII. Chronique italienne. — XI. BULLETIN LITTÉRAIRE ET BIBLIOGRAPHIQUE.

Bureau chez Georges Bridel, place de la Louve, à Lausanne.

L. MONNET.

Au magasin Monnet

RUE PÉPINET

Carte céleste, avec horizon mobile, au moyen de laquelle on peut facilement, à chaque époque et à chaque heure, reconnaître la position des diverses constellations.

Au même magasin : Longues-vues, jumelles marines et autres, d'excellente qualité. Prix avantageux.